Nouveaux regards sur Paris au XIX^e siècle. Dialogues transatlantiques

Alice Thomine-Berrada

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/4243>

DOI : 10.4000/perspective.4243

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2006

Pagination : 412-416

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Alice Thomine-Berrada, « Nouveaux regards sur Paris au XIX^e siècle. Dialogues transatlantiques », *Perspective* [En ligne], 3 | 2006, mis en ligne le 31 mars 2018, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/4243> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.4243>

Nouveaux regards sur Paris au XIX^e siècle. Dialogues transatlantiques

Alice Thomine-Berrada

– Nicholas PAPAYANIS, *Planning Paris before Haussmann*, The John Hopkins University Press, Baltimore & London, 2004. 336 p., 10 ill. n. et b. ISBN : 0-8018-7930-2 ; 55 \$.

– Charles REARICK, Patricia WAKEMAN éd., « New Perspectives on Modern Paris », dans *French Historical Studies*, vol. 27, n° 1, hiver 2004. 240 p., 48 ill. en couleur. ISSN : 0016-1071 ; 20 \$.

– Patrice HIGONNET, *Paris, capitale du monde*, Paris, Tallandier, 2005. 447 p., 48 ill. en couleur. ISBN : 2-84734-241-9 ; 32 €.

« L'histoire de Paris, si on la déblaie, comme on déblaiera Herculanium, vous force à recommencer sans cesse le travail. [...] Fouiller tout est malaisé. [...] Chacun [de ses historiens] y a cassé son outil »¹. En 1867, Victor Hugo soulignait ainsi le difficile travail de l'historien désireux de rendre compte de Paris, difficulté propre à l'histoire des capitales mais aussi à la complexité particulière d'une ville dont le rayonnement, notamment au XIX^e siècle, dépassa largement les frontières françaises, tant et si bien qu'elle devint pour tous, suivant les termes de Walter Benjamin, la « capitale du XIX^e siècle ». La complexité de cet objet historique explique très certainement la diversité des approches qu'il suscite comme le nombre, parfois ahurissant, de publications dont il fait l'objet, ainsi qu'en témoigne, encore aujourd'hui, le succès d'une maison d'édition comme Parigramme². Face à l'importance de la production éditoriale contemporaine et au renouvellement incessant des études, il est quasiment impossible de désigner

de façon objective les travaux récents les plus intéressants ou les plus novateurs. C'est pourquoi nous avons préféré, de façon tout à fait arbitraire, rendre compte de trois publications provenant du monde anglo-saxon venues récemment renouveler notre vision du Paris du XIX^e siècle et que nous tenterons de replacer dans la perspective de travaux français récents. Ces trois contributions essentielles proviennent d'historiens mais elles éclairent notre compréhension du Paris monumental ainsi que l'histoire de sa représentation qui intéresse l'historien de l'art.

Les deux premiers ouvrages s'inscrivent dans la lignée des études haussmanniennes avec une volonté affichée de mieux évaluer cette période (fig. 1). Depuis une vingtaine d'années, le grand préfet a fait l'objet d'enquêtes qui ont contribué à complètement renouveler notre compréhension de son rôle³. L'historiographie haussmannienne avait été en effet jusque là marquée par une profonde subjectivité que la disparition des archives parisiennes pendant l'incendie de l'hôtel de ville de 1871 ou le caractère hagiographique du principal témoignage, les fameux *Mémoires* d'Haussmann, n'expliquent qu'en partie. Critiquée mais poursuivie par le conseil municipal radical socialiste des débuts de la III^e République, l'œuvre du baron fut aussi louée par les architectes ou édiles réformateurs du premier XX^e siècle, qu'il s'agisse de Le Corbusier ou du maire socialiste de Boulogne-Billancourt, André Morizet, un des principaux promoteurs du « grand Paris »⁴, tandis que persistaient les griefs invoqués dès l'époque d'Haussmann – objectif policier du projet, énormité des dépenses, exclusion des classes populaires, atteinte au patrimoine du vieux Paris et laideur du nouveau Paris –, confortés après coup par les *a priori* idéologiques suscités par les réalisations d'un régime autoritaire⁵. Après que François Loyer eut mis en valeur, suivant une approche relevant de l'histoire des formes urbaines, les qualités esthétiques de la ville haussmannienne (1987)⁶, le duo formé par Jean Des Cars et Pierre Pinon explora, de façon sereine, dans le catalogue de l'exposition destinée à célébrer le bicentenaire de la mort du préfet (1991), les mécanismes politiques, financiers et législatifs qui permirent l'œuvre du préfet, ainsi que son contexte idéologique⁷.

Dix ans après, une série d'ouvrages vint encore enrichir notre connaissance de la période. En 2000, parurent simultanément trois ouvrages

1. F. Dufour, *Nouveau Paris monumental*, époque d'Haussmann, Paris, BnF.

dédiés à la figure d'Hausmann, tandis que furent réédités les *Mémoires*. Mais surtout, à la même époque, Karen Bowie et Sharon Marcus organisaient à Paris un colloque international baptisé « La modernité avant Hausmann » (1999)⁸. Parallèlement, les travaux du directeur de la Bibliothèque administrative de la Ville de Paris, Pierre Casselle, visaient à analyser l'œuvre de la Commission des embellissements de Paris (dite aussi Commission Siméon, du nom de son rapporteur), établie par Napoléon III en août 1853 et présidée par le ministre de l'Intérieur Persigny, dont les archives récemment acquises par la Ville révélaient que le programme proposé par Siméon reposait sur des principes bien différents de ceux d'Hausmann et que le modèle mis en œuvre n'avait donc été qu'une des possibilités de modernisation de la ville offerte aux dirigeants du Second Empire. Ces derniers travaux vinrent en fait renforcer ce que François Loyer et Pierre Pinon avaient commencé à révéler : l'œuvre d'Hausmann, si importante soit-elle, ne fut pas une rupture brutale – comme le voudraient les érudits attachés à une vision marxiste de la modernité – mais a pris place dans une continuité historique. Cette vision des choses reposait sur le thème de la crise urbaine que Louis Chevalier avait, avec tant de persuasion, mis en scène dans son célèbre ouvrage *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle* (1958). L'historien y démontrait que Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle était une ville gravement malade, souffrant d'une augmentation démesurée de la population, entraînant surpeuplement et insalubrité. Suivant une logique déterministe, la douloureuse modernisation de la ville par Hausmann apparaissait dans ce contexte comme la seule réponse possible à cette situation pathologique.

La mise à mal de ce schéma constitua bien sûr un revirement historiographique important qui contribua à faire chanceler le mythe haussmannien. En effet, les historiens de l'art comme les spécialistes d'histoire urbaine ou sociale s'attachèrent à montrer que loin d'être en crise, la ville du premier XIX^e siècle jouissait d'une extrême vitalité, laissant supposer qu'elle aurait pu se renouveler sans l'intervention du préfet. Ainsi, les recherches de Barrie Ratcliffe conduisirent à relativiser le caractère misérable des conditions de vie dans le Paris pré-haussmannien⁹. Celles de Florence Bourillon permirent de reconsidérer une des soi-disant conséquences des travaux hauss-

manniens, l'exclusion aux marges de la ville des classes pauvres¹⁰, tandis que Sharon Marcus mit en évidence l'« anti-modernité » de l'appartement haussmannien dont l'espace opaque et clos était à l'opposé des lieux « de la transparence, du spectacle, de l'échange et de la mobilité » définissant la ville moderne¹¹.

Le numéro de *French Historical Studies* intitulé « New Perspectives on Modern Paris », conçu par deux Américains, Rosemary Wakeman, connue pour ses travaux sur l'urbanisme français au XX^e siècle, et Charles Rearick, spécialiste de la culture populaire française, s'inscrit dans ce mouvement désireux de revisiter nos *a priori* sur la crise qui caractérisa Paris pendant le premier XIX^e siècle. Ainsi l'article d'Allan Potofsky, « The construction of Paris and the Crises of the Ancien Régime : The Police and the People of the Parisian Building Site, 1750-1789 » (p. 9-48), illustre la complexité de cette notion puisque la désorganisation du secteur du bâtiment à la fin de l'Ancien Régime posa « les jalons idéologiques d'une planification urbaine centralisée » (p. 237) qui influença l'évolution de Paris pendant les deux siècles suivants. Le texte d'Alain Faure (p. 49-86) remet en question le préjugé suivant lequel les provinciaux nouvellement arrivés à Paris auraient souffert d'un taux de mortalité supérieur aux Parisiens de souche, idée qui étayait bien sûr l'idée d'une ville malade et qui rend malade. Enfin, l'article de Dominique Kalifa (p. 175-194) qui établit la permanence des lieux de la criminalité tout au long du siècle, conduit le lecteur à s'interroger sur les conséquences de la modernisation haussmannienne sur les « classes dangereuses ».

L'ouvrage de Nicholas Papayanis vient lui aussi compléter ses travaux destinés à reconsidérer l'œuvre haussmannienne. *Planning Paris before Hausmann* est la troisième contribution à l'histoire de la capitale française de ce spécialiste américain d'histoire urbaine¹². La thématique du transport, fil conducteur de l'histoire de la modernité urbaine à Paris, qui était au centre de ses deux précédents ouvrages¹³, a logiquement conduit l'historien à réexaminer plus largement l'émergence, à Paris, d'une pensée moderne sur la ville. En combinant, comme dans ses deux précédents travaux, l'approche de l'histoire urbaine et de l'histoire sociale, Papayanis propose dans son dernier livre une étude fort érudite des projets urbains parisiens de la seconde moitié du XVIII^e et du premier XIX^e siècle, qui

émanèrent en grande partie de personnalités engagées dans le socialisme naissant, qu'il s'agisse du saint-simonisme (à l'instar de Michel Chevalier) ou du fouriérisme (comme Victor Considérant).

L'auteurs'appuie principalement sur l'exégèse, menée de façon quasiment archéologique, des projets d'amélioration urbaine dont fit l'objet la capitale de la seconde moitié du XVIII^e et du premier XIX^e siècle. Les historiens n'ignoraient pas leur importance mais les études menées jusqu'ici étaient restreintes soit à des périodes chronologiques, soit à des mouvements de pensée¹⁴. Personne n'avait jusqu'à présent fait l'effort de rassembler l'ensemble de ces écrits en prenant soin, malgré l'étape de la Révolution française, de considérer de façon continue le XVIII^e et le XIX^e siècle pour mettre en évidence les continuités idéologiques. Papayanis a mis au jour un nombre colossal de publications (plus de 450 titres), marquants par la diversité des typologiques discursives (enquête de police, projet utopique, rapport administratif, article de journal, règlement urbain, pamphlet, etc.) comme par la multiplicité des auteurs (conseillers municipaux, préfets, architectes, publicistes, ingénieurs). Fort de cette documentation encore largement explorée, il propose une analyse très fine de ces textes. Après avoir montré qu'au cours du XVIII^e siècle, la notion d'« embellissement » évolua vers la nécessité de faire répondre la ville à des impératifs d'utilité et de sécurité (fig. 2), Papayanis a décomposé la période suivante en trois familles de pensée : les fonctionnalistes (cette notion floue regroupe ceux qui cherchèrent à faire rentrer les nécessaires aménagements de la ville dans une vision cohérente), les saint-simoniens et les fouriéristes. Au-delà de ce classement dont l'auteur lui-même a souligné les limites, il parvient à faire ressortir les traits communs à cette littérature – la nécessité de penser la ville comme une unité et de l'ordonner (matériellement mais aussi socialement) pour lutter contre la surpopulation et les

épidémies. Les deux derniers chapitres de l'ouvrage révèlent comment ses modèles de pensée furent appliqués à la question du transport (chapitre 5) et nourrirent la réflexion de la Commission Siméon (chapitre 6). Ce très riche ouvrage est donc le premier à présenter un panorama exhaustif de la pensée urbaine qui anima les édiles parisiens avant Haussmann.

Bien sûr, le travail de Papayanis, mais cela est propre aux ouvrages novateurs et ambitieux, stimule tant le lecteur qu'il souhaiterait en connaître plus. Nous ne ferons donc que mentionner quelques-unes de ces insuffisances, afin de signaler les voies de recherches nouvelles qu'il suggère. Dans le traitement de la chronologie notamment, le peu de place accordée aux projets du Premier Empire est frappante : par exemple, Bruyère, le tout-puissant chef de la direction des Travaux de Paris mise en place en 1811 n'est cité qu'une seule fois – et de façon étonnante, pour son projet sur le canal de l'Ourcq. De façon plus générale, on peut regretter que, malgré les efforts constants de Papayanis pour identifier et présenter les auteurs de cette riche littérature, ceux-ci n'aient pas été suffisamment replacés dans le cadre des structures sociales, politiques, mais aussi, et surtout, institutionnelles de la capitale : c'est en effet l'insertion de ces acteurs dans les réseaux de la capitale qui légitime la démarche de l'auteur en permettant de penser que ces textes, loin d'être des rêveries éloignées de la réalité, nourrissaient l'action des politiques, des architectes et des ingénieurs de l'époque. De même, l'ouvrage ne permet guère d'appréhender comment ces projets ont pu dépasser leur caractère utopique, pour influencer, bien avant l'arrivée d'Haussmann, l'embellissement de la ville : ainsi, les analyses des textes d'Arthur Dillon, de Chabrol de Volvic ou de Léon de Laborde sur les trottoirs sont présentées comme de pures chimères annonçant la réflexion des saint-simoniens sur l'importance des réseaux, alors qu'elles furent aussi accompagnées de mesures administratives pour inciter les riverains à adopter ce système. Ce genre de développement eût bien sûr largement contribué à étayer la thèse de l'auteur, qui est, explique-t-il avec conviction dans sa préface, de démontrer qu'Haussmann n'est pas l'inventeur de l'urbanisme moderne mais qu'il fut précédé par la réflexion d'édiles qui possédaient déjà une vision globale de la ville dont on a pu attribuer la primeur au baron.

2. Maille Dussausoy, Proposition d'« embellissements utiles à la ville de Paris », quartier du Palais royal, 1768.

En miroir aux recherches sur la ville préhaussmannienne, les historiens ont aussi cherché à évaluer plus précisément l'œuvre du préfet par l'étude approfondie de la période post-haussmannienne, qualifiée par Anthony Sutcliffe d'« automne » de l'urbanisme parisien¹⁵ et dont Norma Evenson avait pourtant commencé à révéler la richesse¹⁶. Avec des approches différentes, les travaux de Pierre Casselle et de Simon Texier¹⁷, de même que les articles de David Jordan et de Rosemary Wakeman parus dans le numéro de *French Historical Studies* (respectivement p. 87-114 et 115-144), ont récemment contribué à montrer la pérennité du projet haussmannien, mais aussi à mettre en lumière les subtiles « variations », pour reprendre l'expression de Simon Texier, que les édiles firent subir aux principes du grand préfet jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, ainsi que le nouvel urbanisme des années 50 et 60 qui se révéla « hors d'échelle et sans rapport esthétique avec le projet haussmannien » (David Jordan, p. 105).

Une des tendances de l'historiographie parisienne actuelle est donc de reconsidérer le mythe du Paris haussmannien¹⁸. Une autre voie, également en vogue, est de faire l'histoire de ces mythes de Paris, une sorte d'histoire « au second degré » (Patrice Higonnet, p. 12) qui permettrait en fin de compte de mieux comprendre la genèse et le poids des représentations collectives dans l'histoire de la capitale. Dans le numéro de *French Historical Studies* consacré au Paris moderne, l'article sur la place de la Concorde de Danielle Tartakowsky illustre bien comment l'histoire des espaces parisiens gagne à être analysée par le biais de l'histoire des représentations politiques ou sociales suivant la méthode mise en place par Pierre Nora dans ses « lieux de mémoire » : ainsi, l'histoire des usages politiques ou sociaux de la place de Concorde éclaire l'immense poids symbolique de ce lieu.

L'ouvrage de Patrice Higonnet, *Paris, capitale du monde*, porte quant à lui sur la constitution, dans le domaine des idées littéraires, politiques et culturelles, des grands mythes qui ont fondé l'histoire de la capitale aux XIX^e et XX^e siècles. Contrairement aux ouvrages précédemment analysés, il ne relève pas d'une histoire factuelle mais de l'histoire culturelle¹⁹. Spécialiste de l'histoire de la société et de la culture française de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, Patrice Higonnet, suivant

une démarche profondément inspirée par l'œuvre de Walter Benjamin, mène une analyse des mythes parisiens. L'auteur suit en fait la trace de Pierre Citron qui,

dans son monumental ouvrage *La poésie de Paris dans la littérature française de Rousseau à Baudelaire*²⁰, avait mis en évidence l'émergence dans la littérature de « lieux communs » qui constituent encore aujourd'hui notre vision du Paris du XIX^e siècle. Ce type de recherche s'était encore enrichi des contributions de Jeannine Guichardet²¹, puis, plus récemment, de celles de Jean Pierre A. Bernard²² et de Karlheinz Stierle²³. L'intérêt incontestable de ces travaux est de rendre compréhensibles les contradictions qui sont au cœur même de l'histoire de Paris – Paris, ville du crime et du plaisir, capitale de l'art et la modernité industrielle, ville de la fée Électricité et des égouts, etc. Un des apports essentiels d'Higonnet est, outre le fait de ne pas réduire son enquête aux écrits proprement littéraires, d'élargir chronologiquement l'histoire des mythes parisiens, en incorporant dans son étude l'important apport des surréalistes à notre perception du « Vieux Paris » (fig. 3 et 4). Si le langage parfois pédant d'Higonnet pourra agacer certains lecteurs, la lecture de son riche ouvrage n'en restera pas moins fort stimulante, tant pour le spécialiste que pour le grand public curieux.

Il est ainsi frappant de voir que l'évolution des travaux d'histoire urbaine, tout comme ceux venant du champ de l'histoire culturelle, conduit à éclairer de façon nouvelle la chronologie de l'histoire de Paris, en mettant en évidence l'unité et la complexité d'une large période débutant aux Lumières et s'arrêtant à la Seconde Guerre mondiale, période qui s'articule autour de la modernisation de la ville dont Haussmann

3. Charles Meryon, *Le Pont-Neuf en 1853*, gravure.

4. Eugène Atget, *Baraque de chiffonnier, Paris, 1910-1914*.

fut et reste le principal artisan. Ainsi, cent cinquante ans après la constatation d'Hugo, si les historiens de Paris continuent à « y casser leur outil », leurs efforts pour « déblayer l'histoire de la capitale » convergent.

1. Victor Hugo, repris dans *Paris-guide de 1867*, Paris, 2001, p. 37.

2. Malgré l'absence d'apparat critique des ouvrages de cette maison d'édition qui vise surtout le grand public, celle-ci a permis la diffusion de travaux importants pour notre compréhension de la capitale, notamment les ouvrages récents de Pierre Pinon (*Atlas du Paris haussmannien*, 2002), de Claude Mignot (*Grammaire des façades parisiennes*, 2003), de Simon Texier (*Paris contemporain. De Haussmann à nos jours, une capitale à l'ère des métropoles*, 2005) ainsi que le très récent *Atlas du Paris médiéval* de Dany Sandron et Philippe Lorentz (2006).

3. Voir les trois importants articles de Florence Bourillon faisant le point sur ces questions : « L'haussmannisation, une solution à la crise urbaine du milieu du XIX^e siècle ? », dans *Historiens et géographes*, n°338, décembre 1992, p. 131-149 ; « L'haussmannisation, une solution à la crise urbaine du milieu du XIX^e siècle ? Dix ans après... », dans *Historiens et géographes*, n°379, juillet-août 2002, p. 81-94 ; « Des relectures d'Haussmann », dans *Histoire urbaine*, n°5, juin 2002, p. 189-199.

4. André Morizet, *Du vieux Paris au Paris moderne. Haussmann et ses prédécesseurs*, Paris, 1932.

5. Voir l'analyse de Françoise Choay dans son introduction à la réédition des *Mémoires d'Haussmann* (Paris, 2000, p. 10).

6. François Loyer, *Paris XIX^e siècle. L'immeuble et la rue*, Paris, 1987.

7. Jean Des Cars, Pierre Pinon, *Paris-Haussmann, le pari d'Haussmann*, Paris, 1991.

8. Karen Bowie éd., *La modernité avant Haussmann. Formes de l'espace urbain à Paris, 1801-1853*, Paris, 2001.

9. Voir Barrie Ratcliffe, « Visions et (ré)visions des dynamiques de la croissance urbaine dans le Paris de la première moitié du XIX^e siècle », dans *La modernité avant Haussmann. Formes de l'espace urbain à Paris, 1801-1853*, Paris, 2001, p. 41-55 ; « Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle: the Chevalier's thesis re-examined », dans *French Historical Studies*, n°17, 1991, p. 542-574.

10. Florence Bourillon, « Travaux et spéculation. L'expulsion des habitants du centre de Paris sous le Second Empire ? », dans *Travaux et recherches de l'Université de Marne-la-Vallée*, n°7, mars 2003, p. 143-172.

11. Sharon Marcus, « Transparence de l'appartement parisien entre 1820 et 1848 » dans Karen Bowie éd., *La modernité avant Haussmann. Formes de l'espace urbain à Paris, 1801-1853*, Paris, 2001, p. 398. Ces idées avaient déjà été présentée dans l'article au titre provocateur : « Hauss-

mannization as Anti-Modernity: The Apartment House in Parisian Urban Discourse », dans *Journal of Urban History*, n° 27, 2001, p. 723-745.

12. Ce dernier nous a malheureusement quitté quelques mois après la parution de cet ouvrage et nous regretterons notamment les travaux sur Louis Lazare qu'il annonçait.

13. Nicholas Papayanis, *The Coachmen of Nineteenth Century Paris: service workers and Class consciousness*, Baton Rouge, 1993 ; *Horse Drawn Cabs and omnibuses in Paris: the idea of circulation and the Business of Public Transit*, Baton rouge, 1987.

14. Voir entre autres : Marcel Roncayolo, « Prélude à l'haussmannisation. Capitale et pensée urbaine en France autour de 1840 », (1985) repris dans *Lectures de villes. Formes et temps*, Marseille, 2002, p. 56-70 ; Pierre Lavedan, *La question du déplacement de Paris et du transfert des halles au conseil municipal sous la Monarchie de Juillet*, Paris, 1969 ; Sophie Descat éd., *L'urbanisme des lumières*, Paris, 1998 ; Frédéric Moret, *Les socialistes et la ville. Grande Bretagne, France 1820-1850*, Paris, 1999 ; Antoine Picon, *Les saint-simoniens. Raison, imaginaire et utopie*, Paris, 2002.

15. Voir le titre de l'ouvrage d'Anthony Sutcliffe devenu un classique : *The autumn of Central Paris: The Defeat of Town Planning, 1850-1970*, Londres, 1970.

16. Norma Evenson, *Cent ans de travaux et d'urbanisme 1878-1978. Paris, les héritiers d'Haussmann*, Paris/Grenoble, 1983 (1979).

17. Pierre Casselle, *Paris républicain 1871-1914*, Paris, 2003 ; Simon Texier, *Paris contemporain. De Haussmann à nos jours, une capitale à l'ère des métropoles*, Paris, 2005 ou *Voies publiques, histoires et pratiques de l'espace public à Paris*, Paris, 2006.

18. David Harvey, dans son *Paris, capital of modernity* (London, 2003) a bien montré comment ces deux histoires pouvaient s'imbriquer en suggérant que le mythe de la nécessaire intervention autoritaire sur la capitale légitimée par la crise urbaine avait été forgé par Haussmann lui-même.

19. Où du reste les faits sont parfois malmenés, ce qui bien sûr affaiblit par intermittence le propos indéniablement intéressant de l'auteur. Entre autres exemples, Higonet date de 1851 la nomination d'Haussmann à la préfecture de la Seine, alors que celle-ci date de juin 1853 (p. 113).

20. Paris, 1961, heureusement réédité en 2006.

21. Jeannine Guichardet, *Balzac, « archéologue » de Paris*, Paris, 1986.

22. Jean-Pierre A. Bernard, *Les deux Paris. Les représentations de Paris dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, Seyssel, 2001.

23. Karlheinz Stierle, *La capitale des signes, Paris et son discours*, Paris, 2001 (1993).

Alice Thomine-Berrada,
alice.thomine-berrada@inha.fr